

Orphelines d'une grande soeur : l'heure du bilan

Autor(en): **Gognalons-Nicolet, Maryvonne**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **74 (1986)**

Heft [5]

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-277935>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ORPHELINES D'UNE GRANDE SŒUR L'HEURE DU BILAN

Une lectrice, engagée dans la recherche féministe, nous a fait parvenir sa réaction à la nouvelle de la mort de Simone de Beauvoir. Nous la publions volontiers.

Simone de Beauvoir est morte. Nous venons de perdre une grande sœur, c'était une grande, grande peut-être, cinquante ans quand nous en avions vingt. Une grande, mais pas encore une adulte au sens où nous l'entendions.

Les adultes, comme nous l'affirmions en 1968, avaient besoin d'imagination au pouvoir, métro-boulot-dodo, disait-on d'eux !

Elle, elle nous apprenait au quotidien à devenir femme, elle nous apprenait les pièges du mariage, de la maternité, les chances des études et la force à avoir un travail autonome, indépendant.

Combien d'entre nous, celles de notre génération devrait-on dire, ont essayé de déjouer ces pièges et de tenter les risques d'une carrière, les risques d'un travail indépendant et autonome.

En regardant en arrière, combien d'entre nous ont su déjouer ces pièges et réussir ces risques — le mari, le copain, l'enfant ou les enfants, le travail — combien d'entre nous ont su concilier tout cela ? Ou au contraire aller vers une seule voie en sacrifiant souvent l'une ou l'autre solution. Quel prix avons-nous payé et payons-nous encore pour ces sacrifices ?

La mort de Simone c'est un peu notre bilan à nous, la génération des 35, 40, 50 ans. Notre bilan de femme, notre bilan de militante, car quand une flamme s'éteint, il est toujours important de voir qui reprendra le flambeau ; c'est pour ça que sa mort nous oblige à faire un bilan personnel, mais aussi à faire un bilan collectif. Elle nous avait appris notre militantisme, notre goût à créer des groupes, à nous retrouver ensemble, à nous mobiliser pour toutes les causes des femmes, le droit de vote, l'avortement, l'égalité au travail, l'égalité dans l'information, la paix... et toutes les autres !

C'est vrai qu'à Genève dans une enquête récente portant sur la population des 40-65 ans, une grande majorité des femmes de cette classe d'âge ont affir-



Simone de Beauvoir

mé que l'événement historique le plus important qui a marqué leur génération était le mouvement des femmes. C'est vrai que le féminisme comme mouvement social a eu ses belles heures dans les années septante. Qu'en est-il dans les années huitante, où en est le féminisme aujourd'hui ? Est-ce que c'est seulement une affaire de vieilles, de mères ou de lesbiennes ?

Probablement comme tous les mouvements sociaux, le féminisme a été produit historiquement en période de prospérité économique par les luttes contre toutes les inégalités qui pouvaient marquer la vie des femmes. Il s'est développé dans les pays industrialisés et les pays en voie de développement prennent le relais avec beaucoup de difficultés et avec des problèmes spécifiques que souvent nous avons du mal à comprendre.

Et les jeunes, et les plus jeunes ? Elles voient souvent ce mouvement comme un combat d'arrière-garde ; peut-être parce que les acquis du féminisme se sont étendus un peu partout ; peut-être parce que certaines militantes de la première heure se trouvent dans des situations de pouvoir ou de maternité ou de mariage ? Peut-être parce que ces

militantes-là, ces vieilles, qui ont aujourd'hui 40 à 50 ans, ne savent pas entendre les nouvelles formes de lutte de ces jeunes. C'est un paradoxe parce que le mouvement des femmes est probablement un des seuls mouvements sociaux qui se soit infiltré dans toutes les parties de la société, dans tous les combats et les luttes du quotidien. N'empêche que dès qu'un problème a lieu, dès qu'une mobilisation doit être effectuée, les femmes sont là, elles sont toujours présentes.

Récemment dans le débat sur la politique de formation pour les femmes organisé à Genève, beaucoup de femmes ont répondu présentes. Mais attention, écoutez les plus jeunes. Une jeune Jurasienne chômeuse a crié sa souffrance d'avoir un enfant et d'être au chômage, peu l'ont entendue. Les jeunes de 18-20 ans ne savent presque plus crier comme nous ; le monde a changé, la crise est là et cette crise fait taire beaucoup de femmes. Comme elles ont peur de ne pas avoir une place à l'Université, une place dans un apprentissage, une place au travail, elles sont plus soumises, elles acceptent plus volontiers les règles du jeu. C'est vrai, nous étions la génération de la prospérité économique ; les jeunes sont là et ils — elles — font partie de la génération de la crise. Ces jeunes femmes, bien qu'elles aient peut-être plus d'égalité au niveau des chances, n'arrivent pas à trouver des lieux où elles puissent à la fois s'exprimer et trouver des plus âgées qui les aident dans les luttes qu'elles ont encore à mener.

Simone est morte sans enfant et toutes celles qu'elles a élevées dans ses idées vont tenter de reprendre le flambeau. Il faudrait peut-être que cette mort ne soit pas inutile pour les jeunes ; pour toutes les jeunes de Genève, de Suisse ; on pourrait imaginer que la mort de Simone soit une possibilité de rencontre, de mobilisation pour les nouvelles luttes que ces jeunes vont créer afin que toutes ces inégalités diminuent encore et encore.

Un slogan me revient à l'esprit, et en anglais — encore.

« You came a long way, sister, but you have a long way to go. »

Maryvonne Gognalons-Nicolet